

Le *Diable au Moulin*, un acte sans prétention, sans brillante mise en scène, sans costumes somptueux, vient de réussir très franchement à l'Opéra-Comique.

La pièce est de MM. Cormon et Michel Carré, qui devait au public et se devait à lui-même une revanche pour le *Pardon de Ploërmel*. Son sujet est pris un peu partout et rappelle bien des pièces. *La jeune Femme colère*, d'Etienne, *la Méchante femme mise à la raison*, de Shakespeare, et que sais-je encore? N'importe! Si, sous le rapport de la nouveauté, le *Diable au moulin*, laisse beaucoup à reprendre, on ne peut lui contester d'offrir un intérêt sérieux et soutenu par la manière ingénieuse dont la fable est traitée, pour les détails gracieux qu'il renferme et la peinture exacte et vraie des personnages qui animent l'action.

La voici en peu de mots.

Antoine est un brave meunier plein de loyauté et de franchise, mais par malheur si mauvaise tête, que tous ceux qui l'approchent le redoutent et ne lui parlent qu'en tremblant. Toinette la servante, tressaille de frayeur chaque fois qu'il l'appelle. Fargeau, garçon de moulin, fort timide et non moins niais, ne lui répond qu'en se tenant prudemment près de la porte afin de pouvoir fuir s'il lève la main sur lui, et l'imposant garde champêtre lui-même, en lui apportant les nombreuses assignations qu'il s'attire par son intraitable humeur, ose à peine l'aborder.

Un jour cependant, Antoine s'ennuie de cet isolement auquel il se condamne par sa faute et songe à se marier. Aussitôt ce projet conçu, il endosse sa veste, se coiffe d'un chapeau neuf, et le poing sur la hanche, le voilà frappant à toutes les portes pour guetter une fiancée. Son cœur n'a point de préférence encore. La première fille qui lui promettra d'être bonne ménagère, et de lui obéir en tout point, peut aspirer à sa main; mais aucune, on le pense, ne se soucie d'un tel honneur. La vivacité d'Antoine, son extrême violence, sont si connues, que la plus pauvre faneuse ne veut le prendre pour époux.

Antoine rentre dans son moulin aussi furieux qu'il en était sorti content et plein d'espérances. De dépit et de rage, il appelle sa servante, et lui propose de l'épouser. Toinette refuse tout net, et s'enfuit à toutes jambes. Fargeau, qui voit l'orage sur le point d'éclater, se sauve à son tour. Antoine se dépote de plus en plus, crie, menace, appelle, lorsque Marthe apparaît.

Marthe est la nièce du fermier Boniface, le voisin d'Antoine. Depuis longtemps la jeune fille, qui a su démêler les bonnes qualités du meunier à travers ses défauts, lui a voué une tendre affection. C'est inspirée par elle, qu'elle a résolu de le corriger.

Pour y arriver, elle a recours à un singulier moyen: celui de simuler les mêmes travers dont elle veut qu'il se défasse, et d'imiter ses violences. Antoine crie, elle menace; il lève une main, elle frappe des deux à la fois; s'il fait voler une chaise dans un excès de colère, elle renverse la table, brise les verres, les plats et les bouteilles. Le sang le tourmente et lui monte au cerveau. Marthe a des nerfs, et se fâche tout autant que lui.

Le spectacle d'un tel emportement dans une jeune femme lui donne à réfléchir. Il songe que son union avec elle pourrait bien ne pas être des plus assorties. Comment parviendront-ils jamais à s'entendre violens tous les deux et tous les deux refusent de céder?

Marthe, qui partage ses craintes, propose la première de reborder à leurs projets d'union; Antoine, qui l'aime, n'y peut consentir. Que faire? Se corrigée, c'est ce que Marthe conseille; mais se corriger comment? En convenant de se surveiller manuellement, et de se prévenir aussitôt qu'un symptôme de colère viendra à se déclarer.

Marthe, comme on le pense, veille avec grand soin. Antoine ne peut lever la voix, faire un geste un peu vif, gronder quelqu'un, sans que sa fiancée aussitôt ne tourne vers lui ses yeux pleins de doux reproches et de tendresse; elle lui parle tout bas et lui rappelle l'engagement contracté, sa promesse, et Antoine sourit, tend la main à ceux qui l'offensent et embrasse même ses ennemis.

Sa conversion est complète; Marthe heureuse d'être parvenue à ses fins n'a pas le courage de cacher plus longtemps sa ruse; elle dévoile tout à Antoine, qui, transporter de bonheur de trouver une femme douce et bonne, aussi sage que dévouée, à la place du démon qu'il redoutait malgré lui, on // 2 // veut pas retarder d'un seul jour son union.

La musique dont cette fraîche et gracieuse idylle est semée est de M. Gevaert, l'auteur de *Quentin Durward*, auquel le *Diable au moulin* ne saurait être comparé, vu la différence du sujet et la disproportion du cadre. Nous ne le comparerons pas non plus au *Billet de Marguerite*, cette délicieuse primer d'une jeune et riche intelligence. L'ingénuité de sentiment, l'ardeur juvénile, et même cette inexpérience si souvent pleine de charme qu'en déploie dans un premier ouvrage, se reproduisent rarement dans les ouvrages qui le suivent, et qui le dépassent sans l'égaliser.

Voilà pourquoi nous isolerons le *Diable au Moulin* dans notre appréciation et ne rechercherons pas des comparaisons impossibles, comme on a trop souvent le tort d'en faire.

Quoique parfaitement original, le nouvel opéra de M. Gevaert renferme toutes les qualités de son auteur, et si bien, qu'aux premières mesures, on l'eût nommé, alors même que ces mille voix indiscrettes qui s'échappent toujours d'un théâtre ne l'eussent nommé depuis longtemps.

Nous avons une grande sympathie pour toutes les œuvres sérieusement travaillées, réalisés avec soin et longuement méditées; elles seules peuvent fixer l'attention et soutenir un examen sérieux. Le *Diable au moulin* est de ce nombre. Sans vouloir trop exalter son mérite, on doit reconnaître et constater qu'aucune négligence de style, qu'aucune inspiration vulgaire, qu'aucune forme hasardée ne viennent en déparer l'ensemble et détruire l'harmonie d'une conception si bien venue.

Le sentiment est toujours renfermé dans les bornes que le sujet comporte; le style n'abandonne jamais le ton de la gaîté villageoise, de l'urbanité rustique; il est naïf, délié, facile, coulant. La mélodie n'atteint pas au lyrisme et ne veut pas y atteindre, elle est abondante et gracieuse; c'est tout ce que le musicien a voulu.

La chanson que chante Prilleux, *Et v'là et v'lan*, est certes d'une coupe excellente. Qui voudrait le contester?

Et les couplets de Mlle Lefebvre, et sa romance, n'est-ce pas là de la bonne et de la meilleure musique? Il y a encore un duo très remarquable dont nous ne

pouvons citer les premiers vers, qui nous échappent en ce moment. Tout cela, cependant, n'empêche pas quelques individus de contester à M. Gevaert le don précieux de l'improvisation, par la seule raison qu'à l'improvisation, par la seule raison qu'à l'invention il unit la réflexion et le travail. Nous sommes loin de lui en faire un reproche, et nous avons dit plus haut ce que nous pensions à ce sujet. Certes, une bonne orchestration, et une science sagement mesurée, ne nuisent à rien; si nous les signalons dans la manière de M. Gevaert, ce n'est donc que pour y applaudir et les louer.

L'ouverture, quoique courte, est parfaitement traitée. Plusieurs motifs, chantés dans le courant de l'œuvre, s'y retrouvent reproduits et développés avec un grand bonheur. Tous les accompagnements, sans exception, sont écrits de la manière la plus neuve et la plus originale. Qu'on ajoute à ces qualités la distinction, qui est le premier mérite de M. Gevaert; que faut-il de plus pour un succès?

L'interprétation est excellente autant que l'œuvre.

Mlle Lefebvre est délicieuse de mutinerie et de grâce d'un bout à l'autre de son rôle. Sa gaîté, cependant, est toujours voilée, même dans son expansion la plus vive, d'une vague et douce mélancolie. Le rite se montre rarement sur les lèvres de Mlle Lefebvre, et paraît ne s'y maintenir qu'avec effort. Pourquoi l'expression de sa tristesse s'efface-t-elle si difficilement de ce jeune et gracieux visage?

Mlle Lefebvre a parfaitement chanté tous les morceaux qu'elle avait à dire. Dans le bel ensemble dont elle fait une partie, assise devant la table, elle a fait entendre à plusieurs reprises un trille excellent, bien grainé, et soutenu avec une égalité parfaite.

Mlle Lemercier et M. Ponchard ont provoqué les rires plus d'une fois par leur jeu plein d'originalité, quoique d'un comique un peu outré peut-être. Mocker ne chante plus guère, pour ne pas dire qu'il ne chante plus de tout; il se soutient par son jeu. Cependant, il nous a semblé qu'il manquait de force et de mouvement dans le rôle du fougueux Antoine.

Quant à Prilleux, il n'y a qu'à applaudir des deux mains. Jamais cet excellent artiste ne s'est montré plus intelligent et plus parfait. Le rôle de Boniface, malgré son peu d'importance, est un des meilleurs, sans contredit, qu'il ait créés jusqu'à ce jour.

LA PATRIE, 23 mai 1859, pp. 1-2.

Journal Title:	LA PATRIE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	23 May 1859
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	19
Series:	
Issue:	Matin
Livraison:	
Pagination:	1-2
Title of Article:	Feuilleton de la Patrie 22 May Revue Musicale
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: 1ère représentation de: <i>Le Diable au Moulin</i> , partition en un acte de M. Gevaert, paroles de MM. Cormon et Michel Carré. MM. Prilleux, Mocker, Ponchard; Mlles Lefebvre et Lemercier
Signature:—	FRANCK-MARIE
Pseudonym —:	
Author: —	
Layout:	Feuilleton
Cross-reference:	[Also reviews <i>Sacountala</i>]